

Phu-trương bằng chữ' Pháp. — Supplément en français

IL Y A UNE RENAISSANCE ANNAMITE (1)

En donnant ce titre à ma causerie, j'ai voulu écarter un malentendu possible. Je ne me suis pas proposé, en effet, d'étudier en détail la Renaissance annamite, étude trop vaste qui me déborderait de toutes parts. Et pour pouvoir l'entreprendre, encore faut-il qu'il y ait une Renaissance annamite, et que son existence soit prouvée. Je me demande seulement ceci : y a-t-il à l'heure présente, dans notre pays, un épanouissement des lettres et des arts qui rappelle de loin le mouvement inoubliable du XVI^e siècle ? L'Annam, tout en présentant les traits caractéristiques de son génie, l'Annam a-t-il pris le visage inspiré de la France du XVI^e siècle ? Y a-t-il en somme une Renaissance dans notre pays ? Par cette petite causerie, je voudrais répondre à cette question. Et je réponds qu'il y a une Renaissance annamite.

Une Renaissance suppose un Moyen-âge, un sommeil séculaire de l'esprit. Nous avons, nous aussi, notre Moyen-âge. Vingt siècles d'influence chinoise ont représenté dans notre littérature et dans nos arts une espèce de Moyen-âge intellectuel. Longtemps notre poésie — sauf une exception de génie et sauf la littérature populaire — noire poésie était un pastiche de la poésie chinoise. Pendant des siècles notre peinture était une reproduction des motifs et des thèmes chinois. Pendant des siècles notre musique chantait inlassablement une vingtaine de morceaux chinois, et, depuis le XVII^e siècle, quelques complaintes du Champa, comme le *Nam-ai* et le *Nam-binh*, et jusqu'au seuil du XX^e siècle, elle n'a pas connu d'autre harmonie.

Mais prenons garde de prononcer, en de si graves circonstances, des paroles d'ingratitude. Devant les génies de l'Annam d'autrefois, devant Nguyễn-Du, Nguyễn-gia-Thiệu, Nguyễn-công-Trứ, devant Nguyễn-thi-Diệm, Nguyễn-Khuyến, Hồ-xuân-Hương, devant les princes au pinceau fleuri, devant le peuple aussi, le peuple anonyme qui sut trouver des chansons ému-

vantes et simples, inclinons l'hommage de notre admiration et de notre reconnaissance. Ce que nous devons seulement reconnaître ici, c'est que durant des siècles, et dans sa perfection même, notre art n'a pas évolué ; il a donné des fruits exquis, mais il a donné tous ses fruits, et il meurt. Il faut souhaiter qu'il renaisse. Et il renaît heureusement, en grande partie sous l'impulsion de la culture française.

Un mouvement incontestable, et d'une importance capitale puisqu'il a rendu possible une grande partie de la Renaissance, c'est la rénovation rapide de la langue annamite durant ces vingt dernières années. C'est une fortune curieuse que celle de la langue annamite. Depuis ses origines et jusqu'au seuil du XX^e siècle, elle était méprisée de nos lettrés. Nos écrivains et nos poètes ne daignaient exprimer leurs pensées et leurs rêves que dans la langue chinoise et affectaient pour la langue maternelle un superbe mépris. Le peuple seul a fait l'éducation de la langue annamite. Il a montré sa souplesse et sa beauté dans les chansons populaires, dans les dictons, dans les épopées des aïeux. Une exception, mais une seule, était l'apparition au début du XIX^e siècle du *Kim-Vân-Kiền* où le poète Nguyễn-Du nous révélait les beautés secrètes et la richesse insoupçonnée de la langue populaire. Mais avant cette date, et après cette date, la langue populaire, que je sache, n'a jamais pris figure de langue littéraire nationale. La renaissance de la langue ? Elle est dans une inversion de rôles. Nous avons compris, peut-être un peu tard, que la langue chinoise, malgré sa richesse et sa gloire, n'est évidemment pas notre langue nationale, mais que la langue annamite, qui existe et qui est viable, est notre langue à nous, qu'il faut l'aimer et la cultiver passionnément, sous peine de faire fausse route et de compromettre irremédiablement nos destinées.

(1) Conférence faite à la Société d'Enseignement Mutuel de Hué le 20 Mars 1932.

Et pendant vingt ans la langue annamite a pris figure de langue nationale. Pendant vingt ans, elle s'est enrichie, rénovée. Elle s'est enrichie de termes techniques et usuels venus du français. Elle s'est enrichie d'une foule de termes d'art, de sociologie, de philosophie générale, venus de la langue chinoise. Aux environs de 1900 en effet, la Chine, à l'exemple du Japon, envoyait ses fils en Europe pour faire l'apprentissage de la culture moderne. Ils sont revenus éblouis de la richesse intellectuelle de l'Occident. Ils se sont mis à vulgariser la pensée européenne; ils ont traduit Montesquieu, Voltaire, Rousseau, Darwin, Auguste Comte. Avec quelle ardeur nos lettrés s'emparent de ces œuvres nouvelles! Avec quel enthousiasme à leur tour, ils se mettent à les commenter et à les traduire en annamite! Et c'est ainsi que, par l'intermédiaire de la langue chinoise, une foule de termes d'art, de philosophie et de science se sont introduits dans notre langue.

Mais il fallait aux environs de 1915, un organe, une revue pour cataloguer ces mots nouveaux et les vulgariser en vue d'une rénovation rapide et extensive de la langue annamite. Ce fut l'œuvre de la Revue *Nam-Phong* et de son rédacteur en chef M. Pham-Quỳnh. Cet humaniste eut l'idée, presque géniale, d'entreprendre sans tarder une « défense et illustration » de la langue nationale. En 1917, il fonda le *Nam-Phong*, Revue de vulgarisation littéraire, scientifique et artistique, et pendant quinze ans, travailla sans relâche et pour une large part à la renaissance de notre langue. Les mots nouveaux furent réunis à la fin de chaque numéro dans un lexique avec traduction française, et M. Quỳnh lui-même, essayant les expressions nouvelles, donna l'exemple d'une prose vigoureuse et limpide. Nous ne pouvons citer tous ses grands collaborateurs, mais il n'est que juste de mentionner ici M. Nguyễn-vân-Vinh. Indifférent à la profondeur et à la spéculation, M. Vinh est un prodigieux traducteur. Il traduit la prose immense de Victor Hugo, les contes de Perrault, les Fables de La Fontaine, il traduit Molière, Dumas, l'Abbé Prévost. Ces traductions forment la collection qu'il appelle « La Pensée de l'Occident ». Elles ne renferment peut-être pas tout-à-fait la Pensée de l'Occident, mais elles jettent dans la circulation un nombre considérable de locutions nouvelles qui, avec celles du *Nam-*

Phong, contribuent à l'enrichissement de la langue nationale.

Telle est, dans ses grandes lignes, la renaissance de la langue annamite. Elle rend possible notre relèvement spirituel. Elle conditionne la renaissance de notre littérature. Mais avant d'aborder la renaissance littéraire, retenons la leçon qui se dégage de l'évolution de notre langue. Cette évolution montre que, dans le présent comme dans le passé, la langue annamite est étroitement liée à la langue chinoise. Mais tandis qu'autrefois nos pères cultivaient le chinois pour lui-même, nous devons aujourd'hui étudier les caractères non pour eux-mêmes mais pour la langue annamite, que nous devons enrichir. Le pire contre-sens serait de rompre avec le chinois sous prétexte qu'il a pendant des siècles empêché l'essor de la langue nationale. La vérité, c'est que la langue chinoise reste la base de notre langue littéraire, philosophique, et même scientifique de demain.

II

La renaissance littéraire ne consiste pas, à mon avis, dans la fécondité actuelle. Nos écrivains d'aujourd'hui sont pour la plupart si jeunes et si impatientes de satisfaire leur vanité que leurs œuvres manquent le plus souvent de personnalité et de vie intérieure. Derrière les vitrines des librairies nous pouvons voir chaque jour l'énorme série de romans cochinchinois. Voici quelques titres populaires : *Châu vè Hiệp-phổ*, 22 volumes; *Lửa lòng*, 24 volumes, *Trường tinh huyết lệ*, 26 volumes. Je ne sais pas si le record de 36 volumes qu'on a enregistré est, à cette heure même, déjà battu. Mais voyons le contenu. Tous ces romans à épisodes racontent des exploits policiers, des aventures de cinéma, tels que nos jeunes romanciers les ont vus à l'écran. Mais ce qu'il y a d'inattendu, c'est que « ces mystères de New-York » ont pour cadre l'innocente Cochinchine. Des détectives cochinchinois rôdent autour de Saigon noyé dans le brouillard... L'autocigare de Hiệp-Liệt file comme une flèche sur la rue Catinat, au bas des buildings et des palaces... Et les révolvers crépitaient, crépitaient dans la nuit... Oui, à quelque chose, ces romans sont utiles, mais à l'art annamite, ils n'apportent rien; nous serions déçus si depuis vingt ans notre littérature n'avait produit que cela.

Non ; il y a autre chose. Il y a des genres nouveaux d'abord. Notre littérature, dominée longtemps par la poésie, s'est enrichie incontestablement de l'histoire. A vrai dire, nous n'avons jamais eu de littérature historique. Nos historiens rédigeaient leurs livres en caractères, et nos poètes chantaient en vers de six pieds et de huit pieds les gestes des héros. Mais pas un livre d'histoire véritable écrit en annamite. Il faut arriver à M. Đỗ-Thận, surtout à M. Trần-trọng-Kim pour avoir un précis d'histoire d'Annam rédigé en annamite. Les deux volumes du *Việt-Nam-sử-lược* de M. Kim, par la science et par la sobriété de la forme, inaugurent avec autorité notre littérature historique.

Il y a ensuite une littérature critique. Nos lettrés n'ont jamais étudié systématiquement la vie et les œuvres des écrivains ; ils se contentaient de brèves annotations, approuvaient quelques vers, condamnaient quelques autres, expliquaient les allusions littéraires. Mais pas de système, pas de méthode critique, pas d'étude d'ensemble. Le premier ouvrage de critique littéraire paraît être une monographie de M. Lê-Thước, « La vie et l'œuvre de Nguyễn-công Trứ ». Récemment, M. Thiệu-Sơn a donné une série de figures littéraires contemporaines : « Phạm-Quỳnh », « Nguyễn-văn-Vinh », « Phan-Khôi », « Nguyễn-khắc-Hiếu », « Trần-trọng-Kim », « Hồ-biễn-Chánh », et cela en une prose pleine et élégante dans laquelle l'influence du français s'allie à un goût très sûr. Nous pourrions citer d'autres genres nouveaux encore, mais je voudrais surtout, sous la pluralité des œuvres et la diversité des genres, découvrir les courants généraux qui animent la littérature annamite contemporaine.

L'impossibilité d'égaliser les maîtres classiques si l'on adopte leur manière, surtout l'admiration des œuvres littéraires françaises, fondées sur l'observation, éloignent peu à peu les écrivains contemporains de l'idéalisme ancien et les poussent dans la voie du réalisme. Notre littérature classique était éperdument idéaliste. Elle l'était d'autant plus que le vers était en réalité le seul moyen d'expression. La nature magnifique, la femme belle, l'homme talentueux étaient fixés en quelques traits sublimes et immuables. Les poètes vivaient de rêves printaniers, de lune claire et de vent frais ou de

la magnificence mélancolique des automnes. Ils s'y délectaient ou ils s'y consolaient. Nguyễn-Du, Ôn-như-hầu, Nguyễn-dinh-Chiêu, lorsqu'ils traçaient avec amour le portrait de la femme belle, voulaient tous qu'elle eût le teint de neige immaculée, les sourcils gracieux comme la ligue des forêts au printemps, le sourire rose et les yeux limpides comme le miroir des eaux d'automne. Ils voulaient qu'elle ne fût pas une réalité proche, mais qu'elle fut un mythe et un rêve. Seule la littérature populaire échappait à l'idéalisme délicat des poètes, et plus d'une fois, nous donnait l'illusion de la vie et de la réalité. Il a fallu arriver à la date de 1903 pour qu'un poète dans un roman versifié, eut l'idée généreuse de peindre la femme laide. Il ne s'agit pas pour nous de préférer la littérature réaliste à la littérature idéaliste, ou inversement. Dans l'absolu les théories se valent. Mais ce qu'il faut reconnaître, c'est que le réalisme varie notre littérature, lui donne un air plus viril, en tout cas ajoute une conception et une manière.

Un deuxième courant entraîne les écrivains vers l'étude psychologique. En même temps que le réalisme réagit sur l'idéalisme, le roman psychologique réagit sur le roman moral. Notre littérature ancienne, dans son ensemble, est une illustration des conceptions morales sur lesquelles repose la cité. Ce qui intéresse nos classiques, ce n'est pas tant l'individu dans sa singularité que le groupe avec ses aspirations morales, groupe dont ils ressentent la domination et la grandeur. Dans l'œuvre littéraire donc, quelle que soit l'évolution des individus, il faut que le bien triomphe du mal, le juste de l'injuste, que la fin des hommes soit la conclusion équitable de leur vie. On ne peut nier ce qu'il y a de sain dans une pareille conception littéraire ; mais on ne peut pas non plus nier le tort qu'elle fait à l'art quand elle est exclusive. Tout un monde, en effet, le monde intérieur dans son imprévisible liberté, serait perdu pour nous. L'âme singulière, donc éminemment artistique, nous serait fermée. Nos classiques justement n'ont pas su aimer la singularité de la vie intérieure.

Notre premier essai de roman psychologique fut le *Tổ-Tâm* de M. Hoàng-ngọc-Phách qui parut en 1924. Ce roman hardi suscita une vive opposition de la part des anciens lettrés, mais l'apaisement de la

querelle prouve aujourd'hui que le roman psychologique a finalement gain de cause.

Des genres nouveaux donc, une littérature réaliste à côté de l'ancien idéalisme, le roman psychologique à côté de l'ancien roman moral, tels sont les apports de la renaissance littéraire. Mais le plus gros bénéfice que nous avons retiré de 20 ans d'évolution, le plus réel et le plus fécond et qu'on n'a pas suffisamment remarqué, c'est la formation définitive de la prose annamite. C'est un fait que jusqu'en 1900, nous n'avons jamais eu de prose. Le vers était l'unique forme de la pensée d'autrefois. Le *phú* que l'on traduit par l'expression « prose rythmée » est bien un genre versifié, car il est régi par des lois de nombre et d'harmonie ; quant à la prose classique, elle n'est qu'un nom. Sous une apparence libre, elle recèle des lois de nombre et d'harmonie régulière comparables à celle de la prose rythmée. La prose annamite véritable date d'hier. Elle rompt nettement avec le vers, pour chercher une musique subtile, un équilibre instable, caractéristiques de la prose vraie. L'acquisition de notre prose est un fait considérable ; elle a permis l'entrée de l'histoire et de la critique, nous l'avons vu. Elle permettra certainement l'accès dans notre littérature de tous les genres, discursifs, didactiques, que le vers jusqu'ici a écartés ; elle ouvre nos esprits à toutes les formes et à toutes les idées. En attendant que l'avenir rangera les œuvres et les écrivains à leurs places, nous pouvons dès à présent rendre hommage aux hommes d'intelligence et de cœur qui, pendant un quart de siècle, ont travaillé à la rénovation de notre langue et à la formation de notre prose.

III

Tandis que la renaissance des lettres a suivi une marche lente et continue, la renaissance de la peinture annamite, elle, est nettement amorcée par une date. Je veux dire la création, en 1925, de l'École des Beaux-Arts de Hanoi. Qu'était notre peinture avant cette date ?

L'ancienne manière apparaissait assez bien dans ces tableaux que l'on promène dans nos rues aux jours de riant soleil. Voici le pont Clemenceau, la Pagode de la Sorcière, voici l'Usine de Long-Tho, la Tour de Confucius. Ici ou là la même eau reflète le même ciel. Un buffe, un bûcheron que

vous voyez au bas de la Tour de Confucius se retrouvent dans la même attitude à la Pagode de la Sorcière. L'artiste semble être laborieux de la main et paresseux de l'esprit. Et de fait, c'était la paresse séculaire de l'artiste annamite. Durant des siècles, il n'a pas senti le besoin de la recherche et de la création. Durant des siècles, le même dragon a rampé sur les escaliers des temples, le même lotus a fleuri sur les panneaux et sur les portiques. C'était le même cerf, le même pin, le même bambou. Pendant que les lettrés brodaient sur les mêmes mythes et sur les mêmes sujets, les peintres recopiaient inlassablement les mêmes thèmes et les mêmes motifs.

C'est à M. Victor TARDIEU, peintre éminent et homme de cœur, sympathique aux manifestations artistiques de notre pays, que revint l'honneur de suggérer au gouvernement la création d'une école supérieure des Beaux-Arts. Le gouvernement lui fit confiance, et en 1925 fut créée l'École Supérieure des Beaux-Arts de Hanoi dont M. TARDIEU lui-même accepta la direction. Cet événement suscita parmi nos compatriotes le plus profond enthousiasme. Chaque année, une foule de jeunes talents affluèrent et affrontèrent le concours d'admission extrêmement difficile. La première promotion est sortie en 1930 : elle a trouvé deux occasions pour se manifester, la première en 1929, dans une exposition de Hanoi, la deuxième à l'Exposition coloniale internationale de 1931. Quelle est au juste la valeur de ces jeunes artistes, fraîchement sortis de l'École des Beaux-Arts et sur lesquels nous avons fondé de sincères espoirs ? Ce n'est pas à moi qu'il appartient de les définir, encore moins de les apprécier. J'apporte ici le témoignage autorisé et impartial d'une Française d'élite, d'un écrivain spirituel doublé d'un fin critique d'art, Madame Yvonne SCHULTZ.

Yvonne SCHULTZ a consacré, dans *L'Avenir du Tonkin*, décembre 1929, un long article à l'École des Beaux-Arts. Elle y a minutieusement étudié les premières œuvres des jeunes artistes exposées en 1929 à Hanoi, œuvres exécutées, a-t-elle remarqué, pendant les vacances et en dehors de l'influence directe des maîtres. Elle exprime le doute qu'elle ressentait d'abord avant de mettre le pied dans la galerie de la Rue Paul Bert :

« Quel genre de peinture peuvent exé-
 « cuter des artistes nés avec le siècle, plus
 « jeunes même que lui, et dont l'âme asiati-
 « que fut traversée, nourrie de visions occi-
 « dentales ? Sont-ils restés fidèles à l'art
 « chinois, leur ancêtre ? Si oui, leurs œuvres
 « seraient l'éternel pastiche d'une forme
 « d'art exquise, mais qui, à force de se ré-
 « péter depuis des siècles, est tombée en
 « désuétude. Ou bien les peintres indo-chi-
 « nois d'aujourd'hui vont-ils nous donner
 « des Ingres et des Manet ? Feront-ils arbi-
 « trairement couler un sang latin dans les
 « veines de leurs mandarins, de leurs femmes
 « et de leurs *nhô* ? ».

Question angoissante. Yvonne SCHULTZ se hâte d'y répondre et d'annoncer l'originalité naissante des jeunes artistes :

« Tous les peintres d'Europe ont, au dé-
 « but de leur carrière, copié les classiques.
 « Ensuite ils ont crevé ce merveilleux étui
 « de chrysalide, qui, après avoir permis
 « leur formation, les eût étouffés. Les artis-
 « tes indo-chinois ont fait de même. »

Suit une étude détaillée des œuvres expo-
 sées. Voici les tableaux les plus caractéris-
 tiques et les plus remarqués : Femmes au
 bord d'une mare (Tô Ngọc-Vân), Tombeau
 à Huế (Lê Văn-Đệ), La campagne cochinchinoise (Lê Văn-Đệ), Enfants autour d'un
 bananier (Lê Thị Lưu), La jeune fille au
 turban (Mai Trung-Thứ), L'homme à la ci-
 garette (Mai Trung-Thứ). A propos du der-
 nier tableau, elle dit :

« Dessiné avec la force des Florentins de
 « la Renaissance, il fera honneur à l'École
 « des Beaux-Arts et à l'École annamite. »

Et elle conclut :

« L'impression laissée par cette exposi-
 « tion est celle d'une complète réussite. Sous
 « l'éminente et adroite direction de M.
 « TARDIEU, les études de nos classiques
 « ont permis à des talents en sommeil de
 « s'éveiller, de vivre, non pas d'une vie eu-
 « ropéenne, mais d'une existence asiatique
 « moderne. Ils ouvrent une ère. Cette école
 « de peinture et de sculpture peut d'ores
 « et déjà s'appeler l'école annamite. »

A l'Exposition coloniale de 1931, les œu-
 vres de Nguyễn Văn-Chánh, de Nguyễn
 Nam-Sơ, de Lê Phổ, de Mai Trung-Thứ

ont trouvé le même accueil réconfortant. La
 grâce du Portrait de Melle Phuong de Mai
 Trung-Thứ, la simplicité de lignes du Re-
 pas annamite de Nguyễn Văn-Chánh, les
 Bustes émouvants de Vũ Cao-Đàm ont par-
 ticulièrement frappé l'attention métropo-
 litaine.

Y a-t-il donc vraiment une école anna-
 mite ? Nos artistes ont-ils vraiment crevé
 leur étui de chrysalide pour faire figure
 d'artistes originaux ? L'avenir le dira avec
 certitude. L'heure actuelle est des plus ins-
 tables. Nos peintres et nos sculpteurs chan-
 gent sans cesse de manière et font effort
 pour s'individualiser. Mais le présent déjà
 magnifique nous incite à croire de plus en
 plus aux paroles d'Yvonne SCHULTZ.

IV

La renaissance des arts plastiques nous
 conduit à l'examen des arts musicaux. Si,
 depuis vingt ans, la Cochinchine n'a pres-
 que rien apporté au domaine des lettres,
 elle a enrichi notre art d'une chose précie-
 use, sa musique.

La musique cochinchinoise, la musique
cải-luong comme on l'appelle, est une chose
 troublante ; en bloc elle est indéfendable.
 Comment pourrais-je défendre ce morceau
 saïgonnais qui s'appelle la *Madelon* ? Com-
 ment pourrais-je défendre cet autre mor-
 ceau saïgonnais qui s'appelle la *Marseil-
 laise* et que notre violon à deux cordes
 tâche de rendre héroïque ? Comment dé-
 fendre, s'il vous plaît, cette musique mili-
 taire européenne exécutée aux entr'actes
 des soirées théâtrales, sur la maladive gui-
 tare, elle qui n'est faite que pour gémir
 délicieusement sur le fleuve paisible au
 clair de lune des Huéiens ? Ah ! Comme il
 est vrai que, dans l'amour des hommes et
 des choses, il nous faut oublier de partielles
 laideurs ! Dès que dans la musique co-
 chinchinoise nous aurons fait la part des
 enfantillages et du mauvais goût, elle appa-
 raîtra sous son vrai visage, d'une robuste
 et charmante jeunesse.

Car, vraiment, ce sont des trouvailles
 que ces airs passionnés et cependant virils,
 d'une inspiration fortement morale plutôt
 que sensuelle et maladive comme elle l'est
 dans la musique de Huế. Ils se nomment
Vọng-cổ hoài-lang, Văn-thiên-tượng, Từ-

đai-oán, Xuân-nữ, Giang-nam, Hạ-giang-nam, Tây-thì, Trường-trương-tư, etc...

On ignore la date précise de leur naissance, car ils ne sont pas des compositions individuelles, mais des harmonies collectives et anonymes. Ils proviennent, il n'y a probablement pas trente années, de cette terre cochinchinoise ardente et riche dont les hommes ont la voix chaude et la manière vive. Les six provinces interprètent ces airs chacune à sa manière. Celle qui a le plus contribué à la perfectionner et à les assouplir est la province de Bắc-liên. Depuis que des artistes de la province ont dédoublé le rythme du *Vong-cô*, et que la voix de M^{me} Phùng-Há a délicatement interprété la nouvelle forme de cet air, Bắc-liên forme une école. A l'école de Bắc-liên appartiennent presque tous les musiciens et tous les artistes du théâtre cochinchinois.

Quel est donc le bénéfice précis que cette nouvelle musique apporte à l'art annamite ? Reconnaissons d'abord que ces airs varient notre musique traditionnelle, composée d'une quarantaine de morceaux empruntés à l'ancienne musique de la Chine, et d'une dizaine de morceaux chams, dont le *Nam-ai* et le *Nam-binh* cultivés spécialement par les artistes de Huế. Tandis que la musique de Huế, dans son ensemble et surtout dans les airs chams, représente l'élément malade de notre art, tandis que la musique du Tonkin, qui se réduit en réalité au chant, est l'expression de l'épicurisme littéraire, la musique cochinchinoise va représenter l'élément moral et viril.

En second lieu, et ceci est plus important, remarquons que la musique d'origine cham de Huế ne se prêtera jamais à une transcription musicale. Par ses inflexions, par ses notes complexes chargées toujours d'une multitude de sons partiels, elle reste intraduisible en signes. Elle est admirable et elle est ésotérique, et jamais elle ne profitera d'une transcription pour se fixer et se transmettre. La musique cochinchinoise, au contraire, a des éléments simples, des sons absolus. Je ne dis pas que c'est une beauté en soi, mais que c'est un avantage. Elle permettra une transcription et l'emploi d'instruments perfectionnés, tels que le violon et le violoncelle. Par la musique cochinchinoise, la musique annamite se rattachera aux musiques privilégiées

qui peuvent se transmettre et se perpétuer dans le monde.

V

Il est bien naturel que la Cochinchine, qui a donné une nouvelle musique, inaugure aussi un nouveau théâtre ; le théâtre *cải-luong* est en partie une conséquence de la musique *cải-luong*.

Ici encore, pour être juste, il faut oublier certaines choses et retenir seulement le principe, qui est fécond. On a reproché avec raison à la littérature dramatique cochinchinoise d'être un peu grosse et dénuée de sens littéraire. C'était vrai, surtout au début du nouveau théâtre. Comme c'était facile avec l'élasticité des nouvelles règles, les acteurs improvisaient. Les rois vociféraient des paroles d'ouvrier et de contre-maître ; de grands dignitaires s'agitaient et injuriaient à la façon des portefaix et des charretiers. Longtemps le costume flottait dans des formes indécises : on habillait les rois, les ministres et l'armée de vêtements bariolés et fantaisistes. C'était vrai et c'était écœurant. On s'improvisait acteur et auteur. Le principe du nouveau théâtre, que nous sentions vrai et fécond, ne transparissait pas encore sur la scène cochinchinoise. Il fallait attendre les auteurs de goût et les vrais artistes ; depuis, nous les avons trouvés.

Le théâtre traditionnel était entièrement basé sur le conventionnel. Il était conventionnel dans les sujets d'abord, puisque dans l'œuvre dramatique comme dans le roman, il faut que la vertu triomphe du vice, le bien du mal, et que la fin des justes soit une récompense, une affirmation de la justice divine. Il était conventionnel ensuite dans l'organisation matérielle. A ce point de vue exclusif, notre théâtre rappelle le théâtre anglais du XVI^e siècle. Une cravache représente un coursier, une table représente une muraille, un rameau de lilas une immense forêt. Conventionnel enfin dans l'interprétation. Tout un code de cris, de physiognomies et de gestes doit être fidèlement suivi sur la scène. L'acteur qui joue un sentiment accomplit par là un rite. Ce ritualisme a longtemps empêché l'essor du talent et du génie. Et, bien que ce théâtre pendant plusieurs siècles ait fait la joie de

lettrés et du peuple, bien qu'il ait eu une littérature dramatique des plus soignées et des plus pittoresques et qu'il ait eu une prospérité sans seconde sous le règne des souverains lettrés, il est condamné à disparaître parce que le conventionnel ne peut durer autant que la vie et que la vérité.

Le théâtre moderne est justement une réaction contre ce conventionnel. Il pose un principe certainement dangereux mais fécond : la liberté. Liberté dans les sujets, tour à tour moraux, lyriques, psychologiques. Liberté, ce qui veut dire maintenant vérité, dans l'organisation matérielle. On donne au décor l'importance qui lui est due. Enfin et surtout, liberté dans l'interprétation. Là est le vrai progrès de notre théâtre. Désormais, l'acteur n'est plus emorionné dans un ritualisme dramatique, dans un code de mimique et de gestes. C'est à lui de choisir le ton et d'inventer le geste, c'est à lui de faire vivre son rôle comme il l'entend, de toute la richesse de sa vie intérieure. Liberté redoutable au comédien incapable, elle fait éclater l'incompréhension et le mauvais goût, mais combien féconde pour un artiste de génie !

Et telle a été la fortune de Mademoiselle Phi. Cette actrice cochinchinoise est venue à la scène au moment où notre théâtre était entièrement rénové. Son talent a su profiter de la libre recherche et de la libre invention. Durant cinq ans, elle a sur la scène cochinchinoise montré tant de goût et tant de dons que nos compatriotes sont convaincus de la valeur du nouveau théâtre et qu'on s'empresse de dire que notre art dramatique a trouvé sa formule. Mademoiselle Phi n'a pas encore paru ici. Nous la jugeons sur sa réputation cochinchinoise. Mais nous n'aurions pas tant de confiances si, tout récemment, à l'Exposition coloniale de 1931, elle n'avait conquis aussi une réputation métropolitaine. D'elle *l'Intransigeant* a dit : « J'ai vu à l'Exposition coloniale une actrice annamite qui n'est dépassée, en art, par aucune de nos actrices, » et *Comœdia*, dans l'article « La Danse à l'Exposition » : « L'adroite comédienne nous conduit où elle veut ». A priori, il faut voir là-dedans beaucoup d'exagération, beaucoup de bienveillance métropolitaine. Mais au moins cela signifie que nos artistes ont désormais le

sens et le respect de l'art. Désormais ici tous les arts sont honorables et méritent notre attention et notre amour.

..

Nous venons d'assister à une vaste rénovation de notre langue, de notre littérature, de notre peinture, de notre musique et de notre théâtre. Un frisson nouveau les a tous parcourus. Jamais dans l'histoire de l'Annam, on n'a vu tant d'enthousiasme, tant d'ardeur juvénile ; à aucune époque on n'a vu tant d'espoirs et tant de rêves. Qu'ils sont doux les jours clairs et les nuits paisibles que notre jeunesse consacre à l'étude et à l'art ! Que de choses sont mortes, dans notre art, mais que de choses sont nées ! Celles-là sont mortes parce qu'elles sont desséchées, et parce qu'elles ne sont plus viables. Celles-ci sont nées parce qu'elles sont aussi belles et parce que nous en avons besoin. Cette renaissance est due à nous qui avons su profiter, et à la France qui a su instruire. M. Gustave LANSON parlait d'une « découverte de l'Italie » par la France. Il entend par là que la France reçut au XVII^e siècle l'illumination de l'art gréco-romain. A notre tour nous pouvons dire que nous avons fait la découverte de la France. Elle aura joué ici le rôle éducateur de la Grèce. Comme celle-ci l'a fait pour elle-même, elle aura apporté ici une pensée positive et un art robuste.

Mais cette renaissance ne portera tous ses fruits, n'est même désirable que si nous-mêmes nous aurons assez de sagesse pour respecter d'abord ce qu'il y a de serein équilibre dans notre culture ancienne et pour réaliser ensuite une harmonie parfaite entre l'ancien et le nouveau. Et de fait, je crois pour ma part que jusqu'ici il n'y a pas eu de rupture dans notre vie intellectuelle, mais qu'il y a plutôt un agrandissement et un embellissement.

Et tandis que nous songeons à l'avenir, de tristes idées nous reviennent. Nous nous rappelons le jugement si dur que certaines personnalités indochinoises ou métropolitaines ont porté sur nous. On dit que les Annamites sont des automates, qu'ils ont une bonne mémoire et qu'ils imitent très bien, mais que c'est tout ; que notre destinée est d'être esclaves de la pensée d'autrui. Paroles graves et désolées qui jettent en nous le doute et le désenchantement.

Il est vrai que notre amour-propre aime à espérer et s'accommode mal d'un pareil jugement ; mais il faut dire que de telles paroles le reposent sur rien et qu'elles ne sont que des sophismes de l'orgueil. Il n'est pas dit que la mémoire exclut l'intelligence et que l'imitation exclut la création. Et le psittacisme, s'il a existé dans notre pays, doit être considéré comme une habitude scolaire résultant de l'enseignement traditionnel, et non une tare de l'esprit. La France géniale elle-même a eu son psittacisme ; elle a eu sa scolastique, ses clercs et ses formules. Qui ose dire, en voyant la pensée creuse du Moyen-âge français, que ce sera la France de Pascal et de Descartes ? Qui ose dire, en voyant les farces et les tragédies latines du Moyen-âge, que ce sera la France de Racine et de Molière ? Qui ose

dire, en considérant les sommes et les allégories du Moyen-âge, que ce sera la France de Renan et de Comte, de Henri Poincaré et de Henri Bergson ? Elle dormit et elle se réveilla, et son réveil fut grand. Non, ce jugement porté sur nous par quelques hommes est trop sommaire. Il ne tient compte ni de l'évolution créatrice, qui est imprévisible, ni de l'heure ineffable que nous vivons en ce moment. Je crois voir dans les manifestations littéraires et artistiques de l'Annam actuel tant d'espoirs et tant de promesses que, en vous remerciant de m'avoir suivi avec bienveillance, je voudrais affirmer une foi entière qui est la vôtre, dans les destinées spirituelles de notre pays.

UNG QUẢ

Professeur au Collège Quốc-học

Un Hindou soutient une thèse à la Faculté des Sciences

Devant la commission d'examen de la faculté des sciences, présidée par M. Emile Borel, professeur de physique mathématique, ancien ministre, un Hindou, M. Badri Nath Prasad, a soutenu deux thèses. La première était une *Contribution à l'étude de la série conjuguée d'une série de Fourier* ; la seconde, — propositions données par la faculté, — *Sur les fonctions entières d'ordre entier*.

Titulaire, en Angleterre, des doctorats de sciences et de philosophie, « lecteur » à l'université d'Allahabad, M. Badri Nath Prasad est l'un des rares Hindous qui aient tenu à conquérir un de nos doctorats d'Etat.

La première thèse, sur un sujet particulièrement ardu, est un ouvrage fort savant dont la préparation a nécessité le dépouillement de nombreuses études de mathématiciens, tant français qu'anglais ou allemands. M. Badri Nath Prasad l'a dédiée à la mémoire de son frère, un avocat qui, lui aussi, avait conquis de hauts grades universitaires.

Son travail valut à M. Badri Nath Prasad le doctorat ès sciences mathématiques avec la mention « très honorable » et après la soute-

nance, M. Emile Borel tint à féliciter en ces termes le nouveau docteur :

« Vous avez eu un mérite particulier en rédigeant votre thèse en langue française et en faisant preuve, dans votre soutenance, d'une connaissance approfondie de notre langue. Nous savons quel est le développement magnifique des sciences, et en particulier des sciences mathématiques, dans votre beau et grand pays. Nous ne pouvons que nous réjouir de voir l'un des plus distingués parmi les jeunes mathématiciens hindous se rattacher par ses travaux à l'école mathématique française. La science ne peut progresser, en effet, que par les efforts conjugués de toutes les nations ; elle est essentiellement internationale. Ce caractère international se manifeste par les liaisons qui existent entre les travaux des mathématiciens des divers pays, et par leur influence réciproque ; grâce à vous, un de ces liens si précieux se trouve établi entre votre pays et le nôtre ; nous souhaitons vivement que les relations ainsi nouées se développent, pour l'avantage commun de nos deux pays, et de la science. »

L'ESPRIT RADICAL

Voici venir les élections. Une des questions importantes qu'elles posent, pour notre avenir politique, est de savoir quel sort elles feront au parti radical et dans quel état d'esprit elles le mettront.

On ne suppose pas que le régime parlementaire puisse confondre ses chances avec celles d'un seul parti de gouvernement, fût-il le « bon » parti. Sous tous les régimes, et sous le régime parlementaire plus que sous aucun autre, l'alternance des partis au pouvoir, diversement présentée ou aménagée, est la condition de l'équilibre et par conséquent, de la durée des institutions politiques. Pour assurer cet équilibre et cette durée, il faut donc au moins deux grands partis de gouvernement. Nous connaissons le premier, qui est maintenant au pouvoir. Que sera l'autre ? Radical ou socialiste ? Personne ne pense sérieusement que l'avenir de l'Etat doit être le même si les républicains dits nationaux cèdent, un jour, le pouvoir à une opposition dominée par la discipline socialiste.

Le cas du parti radical est, aujourd'hui, à la fois plus simple et plus compliqué que certains ne semblent le croire. Ce parti garde sa vitalité profonde dans la nation. Mais, depuis la guerre, la crainte des progrès électoraux du socialisme a faussé son autonomie, au moment même où l'évolution économique le contraignait à un rajustement malaisé de sa doctrine sociale. Pour gagner du temps il se montra enclin au compromis, à la faiblesse et aux concessions précisément du côté où de nouveaux venus, qui l'assiégeaient à l'improviste avec des moyens insinuants, le faisaient douter de sa propre tradition.

Quels que soient l'acharnement et la violence des polémiques que les radicaux soutiennent avec leurs adversaires modérés ou conservateurs, le parti radical court des risques bien moindres sur sa droite que sur sa gauche. Sur sa droite, c'est une bataille de coups. Sur sa gauche, c'est une bataille de ruses. En politique, une lutte ouverte pour ou contre des positions reconnues de tout temps n'est jamais décisive. Les chances de chacun passent

par des hauts et des bas. Mais la bataille même entretient la discipline ou la fidélité des troupes. L'épreuve affermit la solidarité, cimente le parti.

Au contraire, quand une surenchère voisine et prétendue alliée vous enlève vos troupes, le péril devient mortel. . . Du jour où le parti radical sentit ce péril, il fut porté, pour s'en défendre, à renier son ancienne attitude de parti de gouvernement. Il conduisit sa manœuvre de défense non pas contre le socialisme, mais en fonction du socialisme, lequel, n'étant pas lui-même parti de gouvernement, devait entraîner les radicaux, malgré eux, hors de leurs vieux savoir-faire gouvernemental. Car le plus habile homme n'a plus de savoir-faire du moment qu'il subit les gestes et les pensées d'un autre, qui poursuit un but différent.

Le parti radical éprouve à la fois le besoin et l'extrême difficulté de sortir de cette position dangereuse, où l'ont placé les circonstances.

Il ne peut pas se tirer d'affaire en montrant plus de complaisance à l'égard du socialisme. S'il le faisait, il se proclamerait lui-même dépourvu de raison d'être. Il ne peut pas, non plus, en sortir par un ralliement humilié à l'armée de ses adversaires traditionnels, modérés et conservateurs : ses troupes, déconcertées, courraient d'autant plus vite au socialisme.

Il n'a qu'une chance de salut : c'est, au lieu de subir l'attraction d'autrui, d'essayer de se mettre en posture d'exercer lui-même une attraction sur ses voisins.

Ici nous trouvons l'embarras de rajeunir la doctrine, autrement dit d'accorder de vieux principes avec des faits nouveaux qui semblent y contredire.

Les fondateurs de la République dite démocratique, dont l'esprit a inspiré toute la tradition radicale, concevaient le développement du régime par rapport à deux principes ou, pour mieux dire, à deux hypothèses.

Leur premier principe était la suprématie de l'Etat comme représentant de l'in-

térêt général. Ils n'admettaient pas d'autre personnalité hors de l'Etat et devant l'Etat que le citoyen. Ce citoyen, les doctrinaires de la République, en proclamant l'égalité et la liberté, le dégageaient de toute sujétion à l'égard de ses semblables; mais, du fait même qu'ils isolaient le citoyen en le libérant, ils fortifiaient l'Etat vis-à-vis de chaque individu et de chaque intérêt particulier. Rien n'est plus contraire à l'esprit de 1789 que l'idée de coalition des citoyens et des intérêts particuliers en face de l'Etat et de l'intérêt général.

Or, aujourd'hui, l'hypothèse d'un Etat qui n'aurait affaire qu'à des individus, égaux entre eux, mais isolés, est détruite. L'Etat se trouve de nouveau devant des coalitions, coalitions de plus en plus nombreuses, puissantes et variées. Contre elles, il ne trouve pas de point d'appui, faute de les avoir prévues, et il se sent malhabile à les satisfaire, puisque son esprit d'origine est orienté en sens contraire... Si le radicalisme renonce définitivement à son principe sur ce point, son abdication est d'ores et déjà signée au profit du socialisme. Mais s'il prend la défense de la liberté et de l'égalité dans l'Etat souverain, il a encore de belles troupes à dénombrer, dans notre vieux pays d'individualisme ombrageux.

Les fondateurs de la République avaient formé une autre hypothèse : c'est que l'individu, à mesure qu'il acquerrait plus d'instruction et développerait ses facultés de jugement, apporterait à l'Etat le concours d'un esprit mieux éclairé et d'un idéal plus élevé au service de l'intérêt public. Cette seconde hypothèse a reçu une confirmation partielle des faits. Mais si l'instruction a développé le sens critique des individus, elle a développé en même temps leur aptitude à faire prévaloir leurs intérêts privés sur l'intérêt public et à se soustraire à l'autorité de l'Etat ou, ce qui est plus dangereux encore, à la détourner pour leur profit...

Le parti radical cherche sa définition vis-à-vis des socialistes. Cette définition, elle est dans les principes de la doctrine républicaine : défense de l'Etat contre toutes les usurpations sur l'Etat, y compris les usurpations de l'étatisme. Hors de quoi, on peut être monarchiste, régionaliste, syndicaliste, traditionaliste, fédéraliste, opportuniste, nationaliste, socialiste, communiste, que sais-je, mais non radical !

LUCIEN ROMIER

(*Le Temps*)

Le préjugé de race

Le jour de la formation du premier cabinet Laval, une agence d'information étrangère d'un pays ami n'avait retenu, de toute la combinaison ministérielle, en dehors du nom du président du conseil, que celui de M. Blaise Diagne, député noir du Sénégal, qu'elle présentait à sa clientèle d'Extrême-Orient et des deux Amériques dans un esprit évident de dénigrement de la France.

Nous ne savons encore si cette agence a agi de même avec M. Gratien Candace, député de la Guadeloupe, le nouveau sous-secrétaire d'Etat aux colonies qui s'honore certainement de représenter au sein du nouveau cabinet les hommes de couleur.

Mais il nous souvient qu'un jour M. Candace fut tout heureux de montrer à un éminent représentant des Etats-Unis qu'au Parlement français, il n'y a aucun préjugé de race. Ce fut, il y a quelques années, lors de la réception organisée par le président de la Chambre, dans son hôtel, en l'honneur du président de la Chambre américaine des représentants, de passage à Paris.

M. Candace se tenait au premier rang, face à l'hôte de la France et il eut un sourire satisfait lorsque celui-ci lui serra la main, — comme à ses collègues blancs, — au grand scandale de quelques journalistes américains qui assistaient à la réception.